

Chapitre 4

Préparation de Notre Nouvelle Campagne.

Au cours que repas d'hier soir nous avons noué des liens avec notre restaurateur. Et pu apprécier son attitude ouverte envers les nègres. Il faut dire que nos deux arpètes nous ont agréablement surpris. Au début du repas, ils gardaient le silence mais mangeaient avec bon appétit. Mon œil aiguisé de petit noble de province française a immédiatement noté que ces deux encore presque enfants se tiennent bien à table. Assis le dos droit, coudes serrés, tenant bien leurs couverts et mastiquant sans bruit. Ils suivent notre conversation à Tertullien et moi sans y prendre part, comme des enfants bien élevés qui ne parlent pas sans être interrogés.

Avec Tertullien, nous parlons plan de campagne pour notre future mission. Nous faisons le tour de tous les aspects surtout matériels. Parce que je dois établir un budget prévisionnel de l'opération et demander ensuite les avances nécessaires non seulement aux commanditaires étatsuniens mais aussi à l'ambassade pour les dépenses qui ressortissent à la seule mission de renseignement au profit de Paris. Cela nous conduira à « monter » à Washington – comme on dit en France « monter à Paris » – pour régler ces affaires avec le secrétariat aux transports des États-Unis mais aussi avec l'ambassadeur et le payeur de l'ambassade. Au cours de la conversation, préoccupé par la question des moyens de transport de notre future expédition, j'envisage tous les animaux de traits que nous pourrions utiliser. En fait nous en venons à conclure que nous utiliserons plutôt des mules de bât. Des chevaux pour nous et des mules pour le matériel. Mais il faut aussi pouvoir camper dans les montagnes et donc des tentes. Il nous faudra partir de bases mobiles où nous aurons tout notre matériel dont nous ne prendrons que le nécessaire pour chaque levé. Et de retour au camp de base nous aurons besoin d'un minimum de confort pour exploiter nos résultats et dessiner les plans. Faute de pouvoir aller plus avant, nous cessons de parler travail pour nous détendre et mieux faire honneur au dîner que nous a préparé Maria, l'épouse de Mick Aimargues, notre restaurateur déserteur provençal. Ce n'est évidemment pas son vrai nom, parce que je pense qu'il en a changé en désertant et qu'Aimargues est un village de Provence proche du la Camargue. Il est venu s'assurer plusieurs fois au cours du repas de ce que nous n'avions besoin de rien.

J'ai profité de ce dîner pour, après notre conversation technique avec Tertullien, questionner nos deux garçons sur leur passé. Au début, ils se sont montrés discrets mais moi je suis curieux. Et j'ai toujours besoin de savoir à qui j'ai affaire. Aussi, quand ils sont passés rapidement sur leur esclavage au Nouveau Mexique, j'ai posé des questions. Je suis curieux surtout sur ce point parce que les esclaves n'étaient pas nombreux au Nouveau Mexique, à ma connaissance. Incapables de me décrire les champs ou les terres où ils auraient sué sous les coups de contremaîtres, ils ont fini par nous avouer une vérité plutôt ridicule. Ils avaient été vendus par le propriétaire de leurs parents à un Ranchero Mexicain resté au Nouveau Mexique après annexion de ce qui serait un nouvel État des États-Unis. Ce ranchero n'avait pas d'esclaves mais des péons qui élevaient les chevaux, les taureaux et les vaches. La femme du Ranchero était une dame espagnole, de Madrid, qui s'ennuyait ferme à l'Estancia Gran Chaco rebaptisée Three Rocks Ranch lors du passage sous administration de Washington. Le ranch était, aux yeux de la Grande dame madrilène, trop loin de la ville de Belen, chef-lieu du comté de Valencia au centre du Nouveau Mexique. Alors elle avait pris en affection des deux « petits nègres » que son Caballero de mari lui avait amenés pour la distraire. Elle en avait fait ses mascottes, elle qui pour des raisons inconnues de nos deux arpètes, n'avait pas eu enfants. La quarantaine bien passée, elle s'était entichée de ces deux gosses. Mais ils ont grandi et elle s'est sentie proche, trop proche, de ses petits protégés qui devenaient grandets. Elle en avait

fait des singes savants, leur enseignant la lecture et l'écriture, leur avait appris à bien se tenir et peu à peu les a éduqués comme elle l'aurait fait pour ses enfants. Sauf qu'elle a fini par tenter d'aborder des sujets que la morale interdit à une mère d'aborder avec ses enfants mâles en train de mûrir. Elle avait tenté l'aventure avec les deux séparément, alors qu'ils étaient encore verts et Henry avait fini par aborder le sujet avec Paul. Alors les deux garçons ont tenté de mettre les choses au point avec leur maîtresse, cette femme dont ils étaient esclaves. Comme elle n'a rien voulu savoir et en qu'en plus elle avait décidé de s'amuser avec les deux garçons à la fois, ils s'en sont ouverts au maître du Ranch. Le Nouveau Mexique ayant enjoint les propriétaires d'esclaves à les affranchir, le Caballero vaquero les avait envoyés se faire voir ailleurs en évitant tout scandale. Lui-même avait ses félicités avec les jeunes des villages de péons qui parsèment les terres du Ranch.

Voyageant dans des chariots de fret en payant leur passage par leur travail de soins aux animaux lors des étapes, ils ont fini par arriver à Saint-Louis-est où ils ont été pris en main par le bonhomme auquel nous les avons arrachés.

Nous avons donc compris, Tertullien et moi, qu'ils ont tout naturellement repris, à notre contact, ce soir-là, leurs bonnes manières à table, des bonnes manières que leur avait inculquées une femme... disons... portée sur la jeunesse. Ces confidences faites, nos deux jeunes loups se montèrent plus gais et enjoués, comme si un fardeau avait disparu de leurs épaules. Ils avaient des anecdotes amusantes sur les habitués du trottoir où ils avaient coutume de faire briller des chaussures de cuir. Ils me ramenèrent par la pensée à notre Moïse qui semble maintenant bien implanté en France. D'après une lettre qui m'est parvenue un peu avant notre départ pour Saint-Louis, près de deux mois après avoir été postée à Angoulême, il serait même en train de se mettre à apprendre le parler de la Charente. Mais un mot me rappelle sur terre. Paul parle à Tertullien de... chameaux.

- ... et il y en a encore. Je connais même une ferme où un Arabe en élève qu'il loue comme animaux de bât pour certaines *journadas* particulièrement longues avec des charges lourdes. »

Du coup, je reviens sur terre tel un aérostat frappé par la foudre. Des chameaux... je savais qu'on avait essayé d'en employer dans l'armée américaine mais que l'arrivée de la guerre civile avait fait échouer l'expérience. Il y aurait bien eu une bataille contre des indiens de l'ouest à laquelle auraient pris part des méharistes. Je sais bien que des commissions d'études américaines sont venues dans le passé en Algérie, en 1856 je crois, pour étudier ce que font les indigènes avec ces montures extraordinaires. Un de mes camarades de Promotion qui était alors en poste au 1^{er} Étranger à Sidi Bel Abbès avait servi d'interprète au Commandant de la Maison-Mère de la glorieuse Légion Étrangère où se trouvait aussi le centre d'instruction initiale. C'est par là que passent toutes les nouvelles recrues de cette phalange magnifique qui fait briller nos étendards dans toutes celles de nos colonies où on l'envoie pour pacifier les hommes, tracer et construire les routes, propager les valeurs de la France et aménager les campagnes.

Avant mon départ pour les Amériques, j'avais rencontré ce camarade dans la cour d'honneur de l'École Militaire à Paris où je venais prendre des ordres militaires après avoir reçu ceux du Ministère des finances. Il m'avait expliqué que, par la suite, des acheteurs américains étaient revenus pour se procurer des chameaux au marché de Colomb-Béchar. Et compte tenu du nombre qu'ils en avaient achetés, il y avait gros à parier qu'il y en eut encore en circulation.

- Si tu as un jour besoin d'animaux endurants pour de longues traversées de désert en Amérique, pense-y, pense au chameau. C'est fort comme un buffle tonkinois, plus endurant qu'une mule et d'un tempérament placide. »

En fait, le jour est venu d'avoir besoin d'un tel animal. Il ne me reste plus qu'à en trouver à vendre ou à louer.

Paul reprend pour moi ce qu'il a dit à Tertullien pendant que je rêvais. La ferme de l'Arabe est située près d'une ville qui se nomme Española, au nord de Santa Fe au Nouveau Mexique. L'Arabe en question aurait épousé une indienne dont il aurait eu plusieurs enfants.

Les deux garçons sont restés quelques temps au ranch de l'arabe, de son vrai nom d'Anton al Halappee mais connu au Nouveau Mexique sous celui d'Aleppo Max. Ils y soignaient les mulets ainsi que les ânes et les juments qui lui donnent des beaux animaux de bât. Il paraît que son commerce lui permet de vivre correctement. Ce qu'on ne sait pas, c'est si le bonhomme louerait des chameaux pour une expédition aussi au nord et aussi loin de son ranch ou bien s'il faudrait les lui acheter. Encore une question à résoudre.

Nous n'avons plus grand-chose à glaner à Saint-Louis. Nous allons devoir rentrer à Charleston d'où nous pourrions régler un certain nombre de questions d'ordre logistique par le télégraphe. Car cette fois-ci, nous allons entrer dans une période de grands voyages terrestres à travers des États-Unis, réunis plutôt, encore bien troublés par les séquelles de la guerre. Or, si la guerre civile est officiellement terminée, les haines subsistent et d'autres guerres se profilent au moins aussi sordides. On sait déjà que la compétition entre la Central Pacific et l'Union Pacific revêtira des aspects obscurs mais implacables, que Durant et ses comparses de Washington vont troubler le jeu par leurs tractations financières véreuses mais surtout que les troupes américaines vont reprendre du service contre les Indiens. Les journaux se sont déjà emparés d'exactions et crimes commis par les Indiens dans l'ouest et on peut gager que plus les travaux de la voie de chemin de fer vont progresser à travers la Prairie, plus les réactions des Indiens seront âpres. Or, on sait aussi que les trafiquants de tout poil ont acheté des armes aux surplus militaires et en ont donné aux Indiens. On a parlé de fusil à répétition Henry et de carabines Spencer. Mais aussi de mousquets à silex militaires et même de fusils Springfield remplacés par des armes modernes au sein des unités militaires. Si les arcs restent redoutables, les Indiens disposeront donc d'armes à feu devant les colons. Et si en principe les militaires auront encore la supériorité des armes, les civils ne seront plus qu'à égalité avec les Indiens. Et encore, si ceux-ci ont l'astuce de jumeler des armes à feu et les armes de jet comme les arcs et les javelots ou les lances, ils auront la supériorité de la cadence de tir dans les assauts finaux contre les fermiers et les prospecteurs car la plupart des armes des civils de la « Frontier » sont à un ou au mieux deux coups, et à chargement par la bouche. Les revolvers ne sont pas nombreux et sont entre les mains de gens qui ont d'autres soucis que de défendre les fermiers, les éleveurs et les prospecteurs.

Les armes sont un souci pour notre expédition. Tant que nous serons dans les camps de base, regroupés avec les travailleurs ferroviaires et leur encadrement, nous pourrions éventuellement participer à une défense collective, mais si nous sommes à deux en camp volant ; nous serons en danger permanent. Il nous faudra alors un détachement de protection pendant les levés sur le terrain. Ou alors un armement redoutable.

À part moi, je me dis que des chameaux pourraient avoir un effet dissuasif au moins sur les Indiens.

Nous télégraphions à la plantation depuis l'hôtel pour annoncer notre retour vers l'est. Nos billets nous font passer par Washington et ensuite par les lignes que je commence à connaître.

À Washington, c'est de nouveau Simon Casaubon qui nous accueille. Il est au courant de la présence de nos deux recrues. Au cours du voyage, les deux « teen-agers » se sont portés volontaires pour nous accompagner dans notre mission future. Mais nous ne nous sommes pas encore mis d'accord sur leur salaire. En revanche nous avons eu une discussion intéressante sur le sujet, ou plutôt à propos du principe de travail rémunéré. C'est Henry qui a abordé le sujet. Selon lui, le travail rémunéré est une autre forme de l'esclavage. En effet, le salarié est tenu par l'horaire, le rythme imposé par le patron, le résultat à atteindre dans le

temps imparti. Il est tenu à se présenter tous les jours à l'heure et n'a donc plus aucune liberté si ce n'est celle de se faire renvoyer.

Je connais cette revendication parce qu'elle court de plus en plus dans les milieux d'artisans lesquels sont mis à mal dans l'est par la création des manufactures immenses et des usines motorisées, ces usines où des machines accomplissent plus vite et avec plus de régularité des tâches qui relevaient naguère de l'artisan. L'artisan restait maître de son emploi du temps, pouvait aller à la pêche ou au pub avec des amis si cela lui semblait bon. Il était son propre maître et pour peu qu'il n'eût pas de concurrent sur place il régnait en maître sur la clientèle. Un bon bottier ou cordonnier était un petit roi. Mais maintenant, avec la mécanisation de la découpe et depuis l'invention il aura bientôt dix ans de la machine à coudre, on trouve en Amérique des souliers et des bottes tout prêts d'une taille normalisée pour chaque grandeur de pieds ; ce qu'on nomme la « pointure ». Il en va de même pour les vêtements. Même pour certains vêtements de ville. Il n'est donc pas rare de voir des gens habillés de vêtements semblables ou chaussés de bottes ou souliers qui semblent avoir été fabriqués en double. On trouve ces objets dans des magasins généraux dans les grandes villes de l'est et il n'est pas rare que ces objets vendus à Boston aient été fabriqués à Philadelphie, New York voire Chicago. Depuis la guerre et la rationalisation de la production chez Colt, Remington, Smith & Wesson on trouve des armes fabriquées avec une telle précision que leurs pièces sont interchangeables pour un même modèle de la marque. En outre, la qualité des aciers constitutifs des outils des machines fait que l'on peut travailler sur des aciers plus solides notamment pour les canons ce qui augmente leur durée de vie.

Si cela est assez peu significatif pour les civils, les militaires qui tirent beaucoup sont sensibles à cet aspect des choses.

En fait, c'est peu à peu que j'ai découvert cette espèce d'antagonisme qui opposait, plus que l'esclavage, les industriels et financiers du Nord et les agriculteurs et artisans du Sud, celui qui portait sur la travail salarié. Cela remonte à il y a fort longtemps, bien avant ma naissance puisque dès les années trente la question était déjà sur le tapis. Pour les opposants à ce nouveau « capitalisme » qui est pourtant en train de s'installer au fur et à mesure que la « civilisation » fait tache d'huile, l'usine tient ses ouvriers pieds et poings liés par l'entremise d'un despotisme plus mesquin et vexatoire que ce qu'on connaît en Europe. Un versificateur a même écrit :

Cette liberté conquise par nos pères
Et chèrement payée de leur sang,
Le système de l'usine l'annihile...
Le fléau britannique est désormais le nôtre,
Assez pour faire damner et un Roi et son trône.

Les tenants de l'industrialisation sont les « whigs » qu'on appelle désormais les « Républicains » et l'un des premiers avocats de ce système productiviste a bien été Abe Lincoln. Je ne prétends pas le connaître aussi bien que le connaissait mon beau-père, mais je reste persuadé qu'il était convaincu que le travail salarié permet à celui qui s'y soumet de finir par avoir un jour gagné suffisamment d'argent à la sueur de son front pour, s'il le souhaite, monter sa propre entreprise.

Mais je ne pense pas qu'il ait bien mesuré les dérives possibles de la bourgeoisie d'affaires pour laquelle le moteur est le gain et non l'utilité de son activité pour la société humaine. Madame Sophie Rostopchine, princesse Russe d'une très ancienne famille impériale et épouse du Général Comte de Ségur, prenant la défense d'un chemineau¹ dans la peine a obtenu de son beau-frère qu'il l'engageât comme jardinier permanent. Ce pauvre homme,

¹ Ouvrier itinérant trouvant de l'ouvrage temporaire à la rencontre comme garçon de ferme, manouvrier ou débardeur des troncs en forêt.

vétéran des dernières campagnes impériales était sur le point de se faire embaucher dans une manufacture du voisinage. Mme de Ségur lui demande alors : « Et aurez-vous vos dimanches ? »

- Oui, s'il n'y a pas d'ouvrage pressant.

- L'ouvrage est toujours pressant pour MM. les fabricants. Et si vous ne pouvez honorer le jour du seigneur, vous perdrez votre âme et ne pourrez même plus élever vos enfants. »

L'affaire se conclut par une embauche comme jardinier avec des gages un peu inférieurs au salaire que proposait la manufacture, mais le jardinier et sa famille sont désormais logés au château, et ils disposent d'un carré dans le jardin potager du domaine.²

C'est dans une gazette parisienne que j'avais lu cette nouvelle en attendant Hélène dans le salon d'entrée du cercle militaire à Paris. Et voici que dans cette Amérique du Nord-est si en pointe dans le domaine de la mécanisation, la pression des dirigeants industriels sur les ouvriers salariés devient un souci.

Dans le Nord et l'Est, je l'ai vu à New-York et même à Washington, les mères de famille ne tricotent plus, ne tissent plus. Elles achètent.

L'industrie va même jusqu'à fabriquer des vêtements de confection qu'il n'y a plus qu'à ajuster un peu mais qui, il faut le dire, sont souvent portables sans retouches. On est loin de ce qui se passe dans le Sud où on a encore recours au tailleur ou à la petite main, où les plantations produisent encore de la toile sur des métiers à tisser manuels tandis que le gros de la production de coton et de lin part vers les usines du Nord.

En fait ce qui se passe ici risque fort de déborder vers la vieille Europe parce que la Grande Bretagne achète maintenant des machines américaines à eau ou à vapeur pour les usines textiles de Leeds et Bradford. Comme les Anglais ne sont pas stupides ils feront bientôt fortune avec les tissus précieux de l'Inde comme la soie et le brocart qu'ils ne tarderont pas à reproduire mécaniquement. D'ici qu'on fabrique des machines à tisser la dentelle, il n'y a pas loin.

Certes, ce n'est pas pour le moment le souci de l'Amérique, mais la fabrication industrielle devient un sujet de rupture dans la société et la guerre civile n'a rien réglé à ce sujet. Même les maisons, dans l'Est, sont préfabriquées en bois et en usine. Et les premières constructions de ce genre remontent à 1830 ! Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que les ouvriers des industries du nord ne se plaignent pas de l'arrivée de machines dans les manufactures qui deviennent des usines. C'est d'ailleurs un ouvrier mécanicien du textile, Elias Howe, qui a inventé à Boston la machine à coudre qui a ensuite fait florès dans les familles par la déclinaison du modèle de départ vers un appareil moins lourd et plus adapté à l'usage familial. Seulement pour que les femmes pussent s'offrir cet appareil merveilleux, il fallait que cette machine fût d'un prix abordable. Entre la notion du crédit bancaire, qui se développe déjà pour les particuliers solvables et la production mécanisée de la machine Singer, la production en usine a permis aux femmes qui pouvaient acheter des tissus courants produits en usine d'habiller leur famille sans devoir passer par le tailleur ou la modiste. Depuis 1851, la société I.M Singer & Co fabrique des machines à coudre des toutes les tailles et les répand dans le monde entier. L'année dernière, elle a changé de format juridique et s'appelle désormais « The Singer Manufacturing Company ». Mais son siège est toujours à New York. Nombre de petites mains utilisent ces machines familiales pour des travaux artisanaux. Mais les mères de famille sont très autonomes en matière de vêtements des enfants et même pour la réparation des vêtements de travail des papas. Et je vois que ma belle-mère a initié Hélène à l'emploi de sa propre machine Singer et que Pierre-Hubert junior porte des culottes d'équitation de fabrication familiale lorsqu'il monte dans le manège ou la carrière de

² La Comtesse de Ségur dans son ouvrage publié en 1868, Diloy le Chamineau, raconte cette anecdote de façon romancée à destination des enfants.

la plantation. Il est très fier de sa culotte en forte toile de coton de la plantation Brooker. Et là, Josuah Brooker a tenu à conserver un métier à tisser semi-mécanique qu'un affranchi resté à sa plantation fait tourner magnifiquement. Il ne prétend pas concurrencer les usines textiles mais la plantation ne manque jamais de toile de tente ou de bâches et pour les ouvriers agricoles qui ont remplacé les esclaves et cette toile locale est de bonne qualité et peu chère. Pourtant on sait bien chez les planteurs que l'autarcie est en voie de disparition. De plus en plus, les ateliers de tailleurs de Charleston perdent leurs clients modestes et seuls subsistent les maîtres tailleurs qui travaillent sur mesures à la réalisation de vêtements de prix. Mon beau-père est bien conscient de ce que la « reconstruction » va se traduire par un déferlement de biens manufacturés bien tentants mais que les ex-confédérés ruinés ne pourront pas s'offrir. Les planteurs ont déjà commencé à se reconvertir. Les gens riches se tirent toujours d'affaire. Je le vois bien avec les Toppenot. Leurs comptoirs des Antilles leur sont autant de débouchés et de sources d'approvisionnement. Mais tout le monde n'est pas dans ce cas. Les nègres qui voudraient travailler se voient souvent déboutés au profit de Mexicains voire d'Indiens qui ont quitté les tribus. En général ils s'entendent dire : « Vous voyez bien que vous n'étiez pas si mal dans les plantations. Mais maintenant, je n'ai plus d'argent pour vous. »

Beaucoup qui avaient tenté l'aventure des usines du Nord sont revenus pour tenter de reprendre une vie moins dure que dans le froid et les conditions ouvrières des usines et manufactures. Gageons que la poursuite de l'avancée vers l'ouest va leur offrir de nouvelles opportunités. Il est à mon avis un grand espoir qui prend ses racines dans une particularité déjà ancienne de l'Amérique : l'école. Dans le nord-Est, la Nouvelle Angleterre en fait, pratiquement tous les adultes savent lire. Le phénomène est presque aussi important le long de la côte Est et même dans les États ex-confédérés où la lecture et l'écriture étaient en principe interdits aux esclaves, nombre de maîtres enfreignaient cette règle qui contrevenait à leurs yeux aux principes de la religion protestante. Et cette révolution protestante de l'instruction qui remonte au début du siècle va, j'en suis certain, avoir des effets bénéfiques sur l'emploi malgré les inquiétudes qui se font jour devant la mécanisation des emplois de manufactures.

Je garde ces réflexions pour moi mais instinctivement j'avais déjà enseigné à lire et écrire à mes employés du cadastre lorsque je suis arrivé en Guadeloupe et il y a une école à la plantation Toppenot qui remonte à bien avant notre arrivée à Tertullien et moi.

Notre passage à Washington se traduit par des recommandations du Premier conseiller de l'Ambassadeur et des directives de l'attaché militaire. Mais je mesure que pour le moment les diplomates se gardent bien de trop s'intéresser à mes activités. Il en va autrement des gens du gouvernement de Washington. Les fonctionnaires sont inquiets – modérément – des tractations financières occultes de Durant mais aussi des obstacles naturels ou humains qui s'opposeront à la construction de la voie ferrée et aux travaux de ses employés ou des gens qui travailleront en sous-traitance pour la Union Pacific. Et bien sûr notre petite équipe fait partie de ces sous-traitants sur lesquels les fonctionnaires fédéraux misent particulièrement. En effet, ne dépendant directement ni de Durant ni ses sbires, nous serons plus honnêtes, pense-t-on en « haut lieu », que les affidés de la *Credit Mobilier of America*.

En sortant des bureaux du département des transports pour revenir au consulat général où nous attendent nos arpètes, nous échangeons quelques réflexions Tertullien et moi d'où il ressort que nous avons la même impression : tant que nous ne nous opposerons pas à Durant, nous ne risquerons rien et bénéficierons de la protection des vigilantes de l'unité qu'il est en train de mettre sur pied. Mais s'il nous prend en grippe, nous serons bien seuls face aux Indiens, aux aigrefins de tout poil mais aussi et surtout face à une nature extrême dans son climat, son relief et sa faune. Pour nous servir de guide, le responsable administratif des entreprises sous-traitantes nous a remis une monographie qui traite de la vie quotidienne des

explorateurs de la « Frontier ». Ce document écrit par un ancien Capitaine de l'Armée de terre fédérale traite de nombreux aspects pratiques avec quelques indications très utiles. Il contient notamment les adresses de fabricants de matériel de campement qui nous rendra la vie plus pratique. Nous convenons qu'il nous faudra rester les plus autonomes possible, quitte même à chasser pour nous nourrir si Durant nous coupe les vivres. Et c'est ainsi que nous mettons sur pied une liste de matériel et de fournitures qui nous seront indispensables.

Nous passons en revue tous les aspects de nos besoins, matériel technique – c'est déjà prêt – documentation locale la plus à jour possible, matériel de vie courante, vivres en conserve, matériel sanitaire de premiers secours, pharmacie, outillage spécialisé d'entretien des voitures, de armes, réserves de poudre et d'amorces, moules à balles et... acquisition d'un fusil à platine à silex en bon état. Je n'entre pas dans tous les détails car je n'oublie pas les plaques et papier photographiques ainsi que les solutions révélatrice et fixatrice pour les développements et les tirages des clichés. Nous en arrivons à des bagages impressionnants. Ce n'est qu'un premier jet mais nous entrerons dans la réalisation pratique de notre convoi de mission topographique une fois arrivés à Charleston.

Avant de quitter Washington, j'ai vécu un moment qui me tient encore aux tripes des années plus tard.

Jeremy Blumenfeld, notre correspondant au département des transports, m'a assuré de son soutien. Il m'a donné son adresse télégraphique ainsi que celui de la station de permanence chargée de recevoir tous les messages arrivant en dehors des heures de bureau. À ce précieux renseignement, il a ajouté un répertoire de fournisseurs sûrs et consciencieux. Et il s'est senti obligé, apparemment, de se justifier de ce soutien à un « goy ».

« Vous comprendrez rapidement, m'a-t-il précisé, que ce sont pour la plupart des juifs ashkenazim de toute confiance. Et comme vous avez été chaudement recommandé par le Rabbin Shlomo Kahana de Boston, vous aurez tout notre appui et notre soutien. Le Rabbin Kahana est en outre un pharmacien biologiste très émérite qui nous a expliqué combien vous avez été fidèle en amitié lorsque, pendant la guerre, des brutes ont attaqué sa famille et combien vous avez réagi avec courage contre des gens qui étaient pourtant des chrétiens. Vous avez ensuite pendant la guerre œuvré pour améliorer le sort des blessés de cette stupidité criminelle et ceci sans parti pris pour les uns ou les autres³... »

- Je vous en prie, Monsieur, je n'ai fait que ce que tout homme de bonne foi aurait fait. Je ne mérite pas d'éloges pour cela. »

Blumenfeld sourit et me répond : « Baron, je me suis un peu laissé emporter par mes sentiments, mais c'était pour vous dire que nous vous soutiendrons parce nous avons les meilleures raisons pour le faire : l'amitié et la reconnaissance. Que vous l'acceptiez ou non, nous vous sommes reconnaissants d'être un juste parmi les hommes. Et si la foi d'Israël vous touchait et que vous vouliez rejoindre la communauté, je suis sûr que le tribunal rabbinique instruirait votre conversion assez rapidement. »

Interloqué, je reste sans voix. Mais je murmure : « Je suis très fier de votre amitié que je vous rends bien et plus encore de cette proposition que je considère comme une main tendue par Dieu. Que j'aime comme mon père et que je sers dans ma vie comme dans ma foi religieuse. Mais cette proposition des descendants de Jésus est pour moi un grand honneur. Que vous m'ayez qualifié de juste parmi les hommes est la plus grande récompense à mes modestes contributions à la paix. » Ému, je me tais et Jeremy Blumenfeld fait le tour de son bureau et me prend les mains : « Mazel tov, Ben Ichuh, mazel tov. » À quoi je réponds, tout ému : « 'Shalom Eloïm aleïHem !⁴ »

³ Voir « Nouveaux Mondes », <http://cobravifpoudrenoire.pagesperso-orange.fr/RomanChap21.pdf>

⁴ Mazal Tov : littéralement « une bonne étoile [soit sur toi/vous] » ; Ben Ishuh : Fils de Jésus (= chrétien).

Ce qui m'a le plus troublé, c'est que cette effusion a eu lieu devant mon ami Tertullien. Qui est bien sûr au courant d'une partie de mes activités de bons offices mais qui n'y a pas pris part puisqu'il avait un rôle important à la plantation pendant qu'Hélène et moi faisons les navettes entre Charleston, Richmond et Washington. Plus âgé que moi, mon frère de choix me paraît plus « normal » dans sa pratique religieuse que le passionné que je suis. Catholique sans faiblesse ni excès, je vais au Temple méthodiste en famille en Caroline du Sud, à l'église catholique en France, mais j'ai appris bien des éléments de rituel israélite et même le « notre père » des musulmans qui a nom *Fâtiha'*. Et pour ce faire, j'ai une bonne raison : les religions sont à la racine des civilisations humaines et quoiqu'on en pense, si celle de votre interlocuteur vous échappe, une bonne partie dudit interlocuteur vous reste hermétique.

J'ai mes convictions, et je ne suis pas sûr d'être un bon catholique et encore moins un bon méthodiste. Mais en revanche, pour moi Jésus, Christos, Yesu, Īssa est le premier des humanistes et celui qui révolutionne la notion du pardon dans l'histoire de l'Homme. Tout un programme qui finira par profondément changer les relations humaines, à la longue.

Depuis mon entrevue avec Jeremy Blumenfeld, j'ai repris confiance. Je suis sûr que si des juifs œuvrent pour l'Union Pacific ils auront un œil bienveillant sur nous. Je veux dire mon équipe et moi.

Au cours du voyage en train vers Charleston, nous prenons enfin une sorte de repos préparatoire aux nouveaux soucis de l'avenir. Paul et Henry sont décidément deux agréables compagnons. Tout en étant dévoués et respectueux, ils sont ouverts et détendus. Quelque chose d'indéfinissable dans leur ton pour s'adresser aux deux « vieux » patrons que nous sommes reflète une proximité tendre mais qui ne pèse pas. On dirait qu'ils nous considèrent comme deux grands frères dont ils ne remettent pas en cause l'autorité mais dont ils n'ont rien à craindre. Tertullien est normalement peu enclin aux effusions et vu son histoire personnelle c'est bien compréhensible. Mais avec eux, il sourit, plaisante, leur donne des bourrades affectueuses. N'étaient les différences de couleur de peau, on pourrait nous prendre pour un de ces groupes de frères qui parcourent le pays à la recherche d'emplois temporaires en vue de glaner de quoi apporter un soutien à leur famille.

*

* *

Je ne vais pas m'étendre sur ce voyage en train qui s'est déroulé plus que bien. Les travaux de réparation des lignes de chemin de fer avancent et les incidents sont de plus en plus rares. Aux différentes escales habituelles nos mes trois compagnons ont découvert les relations que j'ai avec les gens des compagnies ou les commerçants ambulants comme les marchandes de « cantinas » mexicaines ou indiennes. L'une d'elle m'a demandé de transmettre mes amitiés à Hélène qu'elle avait découverte lors d'une de nos haltes ferroviaires. J'avais envoyé un câble à la plantation avec le renseignement pratique sur nos deux nouvelles recrues. Aldebert m'avait simplement demandé de lui confirmer que leur entretien ne serait pas à la charge de la plantation. Et comme nous allons les employer pour nos travaux de géomètre, je l'ai assuré que je me charge de leur entretien. Pour le moment, ce sont ces apprentis, et en attendant que je les embauche comme ouvriers, nous aurons suffisamment posé de jalons auprès des commanditaires de ligne transcontinentale pour qu'on leur trouve un statut clair. Mais à notre arrivée à la plantation, lorsque nous avons installé les deux frères dans l'une des « cases-nègres » remise à neuf de l'ancien quartier des esclaves, je découvre une aptitude artistique chez les deux frères. Ils ne nous en avaient pas parlé mais en

Shalom eloïm aleïHem : Littéralement : « La paix de Dieu soit sur vous » (vous pluriel). Les Juifs disent simplement « Shalom aleïHem ». Le H est ici une consonne intermédiaire, sorte de R chuinté comme un CH allemand ou une Jota espagnole mais en moins guttural, plus chuinté contre le palais.

déballant leur barda il se trouve que dans le sac de Paul je découvre un carton à dessin de petite taille comme ceux qui servent aux élèves des lycées français pour se rendre aux leçons de dessin. L'air gêné, Henry me dit, « Ce sont nos dessins. »

- Mais c'est formidable ! Montre-moi cela ; tu sais que le dessin est très important pour les géomètres ! Non seulement pour tracer les plans mais encore pour faire des croquis perspectifs de paysages ! »

Alors les deux frères étalent leur production. Manifestement ils ont un don mais aussi on détecte aisément qu'ils ont reçu une véritable éducation au dessin. Selon eux, leur ancienne maîtresse était leur professeur. Elle-même dessinait et peignait très bien. En tout cas on voit que les deux frères ont eu des thèmes imposés, comme les corps nus, mais aussi des paysages et des dessins d'intérieurs de maisons avec un très bon rendu des perspectives. Manifestement, nous allons gagner du temps avec ces deux véritables artistes. Et en outre, nous allons pouvoir justifier leur engagement et par là facturer leur emploi lors de nos missions au profit du gouvernement fédéral. Et je pense que nous allons même pouvoir leur faire attribuer un salaire d'employés de recrutement local par le consul général de Washington. Si Tertullien, lui, est fonctionnaire français, je ne pourrai pas faire obtenir le même statut à nos deux arpètes. Mais il faudra que je puisse produire de leurs travaux au Consul. Au Consul parce que je doute de ce que l'attaché militaire ou le Premier conseiller de l'ambassadeur se préoccupe de ce genre de chose. Aldebert, informé du nouveau statut de nos deux recrues, demande à voir leurs travaux. Je le vois plisser les yeux sur les esquisses de femme nue d'un certain âge qui se ressemblent dans les productions de deux frères. Interrogés, ils déclarent que leur maîtresse aimait bien se dénuder devant eux. Et comme cela a duré quelques années, il comprend assez vite quelle était leur situation avant l'abolition. À part, il nous dit que nous allons devoir les surveiller de près si nous ne voulons pas qu'ils se mettent à lutiner les jupons passant à leur portée. Nous le rassurons sur le sujet en lui racontant l'épisode du bain au bordel de Saint-Louis.

- Mon gendre, vous semblez avoir une prédilection pour ce genre de « bain public » !

Aldebert a un air rigolard.

- Nécessité fait loi. Mais nous avons calmé nos deux jeunes gens qui nous ont rassurés. En fait, ils ont parfaitement conscience de ce qui est convenable. Ils ont été bien élevés par leur ancienne maîtresse...

- Oui, c'est vrai. Ils parlent fort bien l'anglais ! »

Aldebert sort du lot de peintures une sorte de paysage réalisé au pochoir par Paul et une huile qui fait preuve de la maîtrise de Henry dans cette technique.



Les couleurs du pochoir sont très vives, un peu comme celles des chromos religieux populaires mais le dessin est sûr et me laisse espérer qu'il réalisera de bons croquis panoramiques perspectifs.

La peinture à l'huile sur toile, une fois vernie, résiste mieux aux intempéries et je compte aussi utiliser de grandes peintures lors de mes exposés aux commanditaires de mes travaux à Washington. Cette huile a aussi « tapé dans l'œil » d'Aldebert.



Selon les deux frères, et il n'y a aucune raison de mettre leur parole en doute, ce serait la belle espagnole qui les a en partie élevés au temps de leur esclavage au Ranch Three Rocks. Paul m'a bien confirmé que Henry avait rendu fidèlement la ressemblance.

Hélène qui a aussi pu voir les nus réalisés par les deux frères leur a déclaré goguenarde qu'elle ne leur servirait pas de modèle pour ce genre de portrait. Miarka, elle, a rougi et je pense qu'elle aura du mal à admettre la présence chez elle de nos deux lascars.

*
* *

Avant que de nous lancer dans des extravagances, nous conférons Tertullien et moi avec Aldebert. Mon beau-père est parfaitement au fait de nombreuses choses et lorsque je lui expose ce que me demande le Secrétariat aux transports ou plutôt sa section en charge du chemin de fer transcontinental, Aldebert a ce simple commentaire : « Mêlez-vous le moins possible du fonctionnement du chantier lui-même. Contentez-vous de faire votre travail de géomètres. Je pense que vous aurez des rapports à faire à Durant lorsque vous aurez rempli chaque mission ponctuelle. Vous devrez utiliser pour ce faire le télégraphe parce que je vous fiche mon billet que vous ne le verrez pas souvent en tête de ligne. Vous aurez plus souvent affaire là-bas à ses conducteurs de travaux, les deux anciens généraux de brigade. »

Lorsque j'évoque la possibilité d'acheter ou de louer des chameaux, il éclate carrément de rire. « Vous aurez peut-être à louer du matériel de topographie, des théodolites et des télémètres à coïncidence, mais surtout ne vous chargez pas de votre matériel personnel. Bon vous aurez sans doute vos jumelles, votre boussole de précision et même votre fameux sextant à bulle, mais surtout ne risquez pas du matériel cher qui vous appartienne. Faites-vous mettre en place ce qu'il vous faut au magasin d'optique de l'Union Pacific. Je vous conseille de vous le faire fournir par le Secrétariat aux transports et que celui-ci impose à l'Union Pacific de vous réserver un compartiment sécurisé pour ce matériel dans le magasin de la base mobile. Durant serait bien capable de vous le faire voler par de ses sbires pour vous demander de le rembourser. »

Nous faisons l'inventaire de nos besoins. Compte-tenu de l'intervention d'Aldebert, nous obtenons la certitude de ce que les théodolites et télémètres à coïncidence qui nous seront nécessaires nous attendrons à Saint-Louis Ouest lorsque nous arriverons à la gare. Mon beau-père nous fait tenir la liste que lui a télégraphiée le responsable au département des transports. Je suis agréablement surpris de constater qu'il s'agit de matériel fabriqué en France, à Puteaux à la section « optique » de l'arsenal de la Seine et Oise. Il s'agit d'excellent matériel, robuste et bien étanche. Nous avons aussi demandé une tente-bureau et du mobilier de camp. Nous avons acheté de nos deniers une tente Sibley commandée au 165 de Broadway, à New York. C'est le siège d'une compagnie qui produit du matériel de campement et notamment du mobilier et des tentes destinés aux militaires et aux équipes de vachers qui « campagent » pour l'élevage extensif des bovins.

Nous faisons aussi une commande de rations alimentaires en conserve destinées à nous sustenter en cas de blocage au camp pour des raisons climatiques. Les États-Uniens sont très adeptes des conserves de viandes de haricots et mêmes de fruits cuits. Il est aussi une spécialité très pratique, le Jerky beef, qui se présente sous forme de lamelles ou de copeaux de bœuf séché. De façon concomitante, un accessoire est très fréquent dans les bagages de gens en campagne : l'ouvre-boîte à lame effaçable⁵.

L'ensemble de notre commande, outre nos bagages personnels au volume assez limité, se montera à deux caisses d'un demi mètre cube chacune. Nous espérons que Durant ne nous mettra pas de « bâtons dans les rayons de roues ». Parce que nous aurons tout de même à nous appuyer sur la base mobile pour bien des choses.

Avec la fin de la guerre et la remise en état des voies de communication, notamment des ponts et des voies ferrées, Charleston se rapproche de nouveau en temps de cette fameuse coupure qu'est le Potomac. Le télégraphe fonctionne et j'ai pu ouvrir un compte courant à l'agence locale de la Bank of America. Les administrateurs yankees de cette banque se font un plaisir de vendre leurs services efficaces à deux fonctionnaires français à statut diplomatique évidemment solvables. Le système des mandats télégraphiques de la US Postage Co permet de rapidement régler les factures aux commerçants avant même qu'ils expédient les commandes. Si la société Sears vend par correspondance de tout jusqu'à des cottages anglais en bois sur catalogue, le système des comptoirs permet de commander depuis la plantation pour faire livrer à Saint-Louis des denrées ou produits achetés à New York !

Nous profitons des quelques journées moins denses pour partir en promenade en familles avec la nouvelle calèche de la plantation Toppenot. Il s'agit d'une voiture découverte aux ressorts bien souples qui était en mauvais état mais que Pierre a pu racheter à bas prix. Les ouvriers de l'atelier de la plantation l'ont remise en état et un ancien laqueur hébergé dans l'ancien quartier des esclaves avec sa famille a refait toutes les peintures pour remercier de l'hébergement – vivre et couvert – que lui assurent les Toppenot. Cela n'a pas empêché Aldebert de lui régler une somme honnête en paiement de son magnifique travail. Avec les

⁵ Cet accessoire est maintenant courant, mais est arrivé en France lors du débarquement des fusiliers marins états-uniens en 1917.

bonnes relations qu'entretient Aldebert avec les militaires yankees en garnison de pacification, il a été possible de changer la station de télégraphe qui commence à être vraiment usée par une autre plus récente réformée de l'armée.

Pourtant, il y a une nouvelle qui nous inquiète tous pour l'avenir de la construction du chemin de fer. Trois mois après la capitulation de l'armée confédérée Sherman reçoit le commandement de la division militaire du Missouri. Son secteur de responsabilité est constitué de... tous les territoires qui s'étendent à l'ouest du Mississippi. Ce ne serait pas inquiétant s'il ne considérait pas que sa mission première soit de protéger toute l'emprise du chemin de fer contre les offensives indiennes.

C'est assez inquiétant compte tenu de la personnalité de l'homme. Fils d'un avocat ténor du barreau qui a même siégé à la cour Suprême de l'Ohio Sherman naît en 1820. Ce qui fait qu'aujourd'hui avec ses quarante-cinq ans, tirant sur quarante-six, il est dans la force de l'âge. On aurait pu espérer que la sagesse lui serait venue avec la maturité mais à voir la façon dont il a ravagé les États du Sud dans sa course à la mer, on peut en douter. Sa haine envers les sudistes, il l'a réorientée vers les indiens. Orphelin de père à l'âge de dix ans, il est élevé par sa mère qui a en charge une famille de onze enfants. Mais William Tecumseh Sherman est pris en charge par un ami de la famille, un avocat, lui aussi, qui est un membre important du parti whig. Me Thomas Ewing, qui a pris en charge le jeune garçon un peu avant la mort de son père, est désigné comme Sénateur whig de l'Ohio puis devient premier secrétaire adjoint à l'intérieur, ce qui correspond en France au premier Secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. La famille Sherman fait partie d'une coterie très influente en politique connue sous le nom de « Groupe Baldwin, Hoar & Sherman ». De tous les enfants Sherman l'un devient Juge Fédéral, un autre devient Sénateur des États-Unis et Secrétaire de Cabinet, un autre devient un banquier très fortuné.

Je me suis toujours demandé d'où Sherman tient ce second prénom Tecumseh qui est manifestement d'origine indienne. Selon Aldebert ce serait le Charles Sherman qui a donné à son fils le nom de Tecumseh, un chef des Pawnies et dont il s'était entiché. Adopté par les Ewing, William Sherman entre dans une famille catholique. Sa mère adoptive, Maria est d'origine irlandaise et l'a fait baptiser par un prêtre de l'ordre des dominicains.

Toujours est-il que le jeune Sherman, sans fortune venant de sa famille naturelle, présente des qualités qui conduisent le Sénateur Ewing à penser qu'il faut lui donner l'instruction de la meilleure université du moment, à savoir l'académie militaire de West Point. William a seize ans et il souscrit avec joie à ce projet. Ewing par ses relations parvient à faire admettre Sherman dans la prestigieuse école. Le jeune cadet y noue des amitiés et des relations qu'il retrouvera plus tard dans sa carrière militaire en pointillés. À l'Académie militaire, il ne se passionne pas pour les activités purement militaires. Il ne monte pas en grade et reste simple cadet pendant les quatre ans de son cursus. Peu attiré par le formalisme militaire il ne se fait pas remarquer pour prendre des « responsabilités école⁶ ». En revanche, dans les activités intellectuelles, il est estimé de ses professeurs et instructeurs et se classe parmi les meilleurs parmi ses condisciples. En particulier en physique, chimie, mathématiques, philosophie et dessin. Malgré sa relative indifférence aux exigences de la vie de quartier, il termine sixième de sa promotion alors qu'il était entré à l'Académie au quatrième rang.

Ensuite il sert quelques années dans des unités fédérales ou des milices d'États mais comme il n'y a pas assez d'action pour son goût il part « pantoufler » dans le civil et devient

⁶ À West Point comme dans toutes les Écoles militaires de ce style, certains cadets des promotions d'anciens servent comme moniteurs qu'on nomme des gradés aux jeunes. Ils portent donc des « galons-école » de caporaux, sergents, voire comme à West Point lieutenant-école. Ces grades n'ont de validité qu'au sein de l'école. Le grade officiel ne s'obtient qu'en fin d'études et en général les élèves-officiers sortent d'école sous-lieutenant ou lieutenant.

même directeur de banque. Pendant la guerre contre le Mexique, il est envoyé non au front mais en poste administratif dans le territoire du Missouri. Il reprend du service dans de milices d'États mais au moment de la Sécession de notre Chère Carline du Sud, il démissionne de son poste d'officier administratif de la Louisiane pour aller offrir ses services au Nord après avoir déclaré au gouverneur de Louisiane : « Pour rien au monde je ne ferai ni même n'aurai de pensée hostile à l'encontre des États-Unis. » On sait comment il s'est comporté à la fin des combats. Maintenant il faut tout reconstruire.

Alors envers les indiens, il a une tactique toute prête : la « terre brûlée » non comme il fait avec les productions agricoles des États du Sud, mais simplement en massacrant leurs ressources vitales et en particulier les bisons. Et je suis sûr qu'il le fera parce qu'il a accordé un long entretien au journal de L'Independent Institute :

« Nous n'allons pas laisser quelques voleurs de poules indiens dépenaillés entraver la progression du chemin de fer. Je considère le chemin de fer comme le plus important élément actuellement en construction et essor qui permettra en particulier de faciliter nos opérations militaires sur la « frontière ».

Nous devons agir avec une grande fermeté envers les Sioux, voire aller jusqu'à leur extermination. Tous : hommes, femmes et enfants. Il faut qu'ils comprennent la toute-puissance du gouvernement fédéral. Je fais le vœu de rester dans l'Ouest jusqu'à ce que tous les Indiens aient été tués ou emmenés dans une région où on pourra les surveiller.

Au combat les soldats ne peuvent perdre du temps à faire la distinction entre les hommes et les femmes, ni à faire la sélection entre les âges. »

Outre ces propos qui me hérissent dans l'absolu, je me dis que les soldats ne seront jamais assez nombreux pour tout surveiller. Comme toujours ils établiront des postes qu'ils appelleront des forts, avec des noms grandioses, mais entre deux opérations de cavalerie ils laisseront d'immenses étendues sans défense ; non seulement les terres et installations, mais surtout ceux qui y travaillent, pionniers, trappeurs, travailleurs du chemin de fer et du télégraphe. Et les géomètres en train de planter des bornes sur les collines... Je gage que rapidement les indiens des plaines auront la même opinion des blancs incarnés par Sherman que les victimes civiles de sa marche à la mer. Et, alors, je ne donne pas cher de la chevelure des blancs qui tomberont entre leurs mains.

À moins qu'un peu de sagesse lui vienne. Que les reproches que lui ont faits les gens de son propre camp dont la presse sur sa façon de ravager le Sud lui aient donné à réfléchir. Qui vivra verra.

